

SERMON

PRONONCE DANS L'EGLISE DE NOTRE-DAME DE MONTREAL

LE 26 JUIN 1882

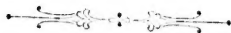
A L'OCCASION DE LA ST-JEAN-BAPTISTE

Fête patronale des Canadiens-Français

PAR

Le Rév. J.-B. PROULX, Ptre

Professeur au Séminaire de Ste-Thérèse



MONTREAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIRRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue St-Paul.

—
1882

2012312

10/10/12



SERMON

Prononcé dans l'église de Notre-Dame de Montréal, le 26 juin 1882, à l'occasion de la St-Jean-Baptiste, fête patronale des Canadiens-Français, par le Rév. J. B. Proulx, professeur au Séminaire de Ste-Thérèse.

Quis, putas, puer iste erit?
Que pensez-vous que sera cet enfant?
(S. Luc, ch. I, v. 66.)

Monseigneur, mes Frères,

Lorsque naquit le grand saint que le Canada français s'est choisi pour patron; lorsque Zacharie, par une inspiration d'en haut, écrivait sur ses tablettes au grand étonnement de tous: "Jean est son nom;" lorsque, par un miracle signalé, recouvrant tout à coup l'usage de la parole, il prophétisait dans son enthousiasme: *Et tu puer, propheta Altissimi vocaberis*: "Et vous petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très Haut, vous donnerez à son peuple la connaissance du salut!" se rappelant, sans doute en même temps, les prodiges qui avaient éclaté neuf mois auparavant, tous les voisins, nous dit la Sainte-Ecriture, furent remplis de crainte, et le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes de la Judée, et tous ceux qui les entendirent les conservèrent dans leur cœur disant: "Que pensez-vous que sera cet enfant?"

Aujourd'hui, mes frères, au spectacle de cette foule nombreuse qui se presse dans l'enceinte de ce temple, de ces longues processions qui se déroulent

dans les rues de nos villes, de ces bannières emblématiques qui flottent au gré des vents, de ces fanfares joyeuses qui remplissent les airs de leurs bruyants éclats, de cette population ivre de patriotisme qui fait monter vers le ciel ses prières et ses acclamations par toute la province de Québec, par toute la puissance du Canada et jusque dans les Etats de la république voisine ; en présence du premier pasteur de ce diocèse, des hauts dignitaires de l'Etat, de ces nobles visiteurs que nous envoie l'ancienne mère-patrie dont le nom et la mémoire font toujours battre tout cœur canadien ; sachant que ces démonstrations sont les échos extérieurs de la reconnaissance et de la confiance d'un peuple encore dans toute l'efflorescence de sa première jeunesse ; considérant les circonstances extraordinaires dans lesquelles ce peuple a pris racine sur cette terre d'Amérique, la main providentielle qui a veillé sur lui à toutes les phases de son existence, sa force d'expansion et sa vitalité présente, ses espérances futures, dites, mes frères, frappés d'étonnement, saisis d'admiration, comme les parents de Zacharie, n'êtes-vous pas tentés de vous écrier : Que pensez-vous que sera cet enfant ? que pensez-vous que sera ce dernier né d'entre les peuples ?

Que sera cet enfant ? L'Ecriture me répond : Il sera grand devant le Seigneur ; on l'appellera le précurseur du Messie, la voix de celui qui crie dans le désert : préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; il sera plus qu'un prophète, plus qu'Elie, enfin le plus grand des enfants nés de la femme.

Quel sera ce nouveau peuple ? l'Histoire me répond : il sera le précurseur de la bonne nouvelle pour ces peuplades qui sont assises dans l'ombre et les ténèbres de la mort ; le flambeau de la lumière qui brillera dans les solitudes et les forêts du nouveau-monde ; le dépositaire du trésor de toute vérité au milieu des subtilités et des incertitudes de l'erreur ; le principe de la vie et de l'intelligence au

sein de la croissance fiévreuse et des développements outre mesure du progrès matériel ; le porte-étendard des grands principes sociaux au milieu des ébranlements et des illusions de la société moderne ; enfin il ne sera pas le moindre, par ses vertus, son homogénéité et sa force intrinsèque, entre ces peuples divers en formation au sein de ces éléments hétérogènes qui se meuvent, s'agitent et se fusionnent autour de lui.

Pour nous convaincre que le peuple Canadien-Français, comme son patron Jean-Baptiste, a reçu une mission providentielle, une mission de vérité et de foi, il suffit de jeter un regard rapide, premièrement, sur son origine et le soin particulier que Dieu a pris d'en préparer les éléments constitutifs ; deuxièmement, sur la suite de son histoire et la protection toute spéciale dont le ciel n'a cessé de l'entourer ; troisièmement, sur son état actuel et le genre d'influence qu'il exerce, comme il l'a toujours exercé, dans le rayonnement de ses idées et de son action.

1

Au seizième siècle, après que le génie de Colomb eut révélé à ses contemporains l'existence d'un nouveau continent, les nations de l'Europe affluèrent sur nos rives, poussées par des motifs bien différents, cherchant les unes les richesses que la terre renferme dans son sein, les autres de nouveaux débouchés pour un commerce considérable, les autres la liberté que leur refusait leur patrie tourmentée. Pour le roi de France, par un mobile digne de son titre de Fils-aîné de l'Eglise, quand il voulut, comme il le disait, avoir sa part du testament d'Adam, il envoya ses vaisseaux et ses découvreurs, ses colons et ses missionnaires, dans le but bien arrêté, officiellement proclamé et vingt fois répété, de porter les lumières de la foi aux nations infidèles et de jeter dans ces terres lointaines les bases d'un

royaume chrétien. Ainsi, le règne de Dieu, le salut des âmes, la gloire de l'Eglise, la diffusion de la foi, telle fut l'idée féconde dans laquelle a été conçu le projet d'une colonie sur les bords du Saint-Laurent.

Cartier, avant de lancer son galion vers l'inconnu, pour attirer les faveurs du ciel sur le succès de son entreprise, dans la cathédrale de sa ville natale, avec tous les matelots de son équipage, recevait le pain des forts et s'inclinait sous la bénédiction du Pontife. Les premiers découvreurs, en mettant le pied sur le sable de nos grèves, ployaient le genou, et, avant de prendre possession du pays au nom du Roi très-chrétien, ils en prenaient possession au nom du roi du ciel ; avant de dérouler au souffle des vents les splendeurs de leur drapeau fleurdelysé, ils arboraient le drapeau du Roi des rois, ils plantaient une croix, chantant avec l'église : *Vexilla Regis prodeunt*, les étendards du Roi sont déployés.

Le père de la Nouvelle-France, le fondateur de Ville-Marie, le patriarche des Trois-Rivières, les gouverneurs du Canada, pendant toute cette époque de formation qu'on appelle *les temps héroïques* de notre histoire, étaient non-seulement des hommes de cœur, des esprits larges et élevés, mais encore des chrétiens fervents, faisant passer avant tout les grands intérêts du salut. Les premiers colons furent choisis avec un soin scrupuleux : c'étaient des bourgeois à l'aise, des laboureurs honnêtes, des artisans industriels, un certain nombre de familles pieuses qui s'expatriaient pour venir, loin des dangers du monde, mieux servir Dieu dans la retraite et la solitude. Les premières mères canadiennes sortaient pour la plupart de l'asile des couvents, apportant pour leur dot, avec le beau langage et les bonnes manières, la piété la plus sûre et la mieux cultivée : précieux héritage qu'elles ont transmis fidèlement à leurs petits enfants. " Cette colonie, écrivait un père Jésuite, ressemble fort à l'Eglise des premiers chrétiens." Transplanté avec des soins si vigilants,

est-il étonnant que l'arbre de la foi ait jeté de si profondes racines dans le sol du Canada ?

Cet arbre a été arrosé de sueurs, de sang, de sacrifices et de dévouement. Nombre de personnes considérables, pour la gloire de la religion, consacrèrent leur fortune au soutien de ces établissements nombreux que tout d'abord le zèle, l'éducation et la charité firent surgir comme par enchantement au milieu de nos forêts. A peine quelques douzaines de familles s'étaient-elles groupées à l'ombre du rocher et de la citadelle de Québec, que plusieurs communautés religieuses, vinrent, par leur présence et leurs labeurs, sanctifier les origines et les efforts généreux de ce peuple naissant, les unes répandant les lumières de la foi, les autres façonnant dans un moule chrétien l'esprit et le cœur de la jeunesse, les autres soulageant les douleurs de l'humanité souffrante, toutes faisant monter vers le ciel, pour elles et leur nouvelle patrie, la voix de leurs prières, de leurs vertus et de leurs mérites.

Les fils de Saint-François, les soldats de Saint-Ignace, les prêtres de M. Olier, armés d'une croix, l'été dans une frêle embarcation, l'hiver montés sur leurs raquettes, marchent à la conquête des âmes, s'enfoncent dans l'immensité des solitudes et portent à cent peuples divers le nom de Jésus crucifié. Ils ne craignent ni les marches pénibles, ni les saults bouillonnants, ni les neiges profondes, ni les rebuts de peuplades grossières. Ils ne reculent pas devant le tomahawk de l'Iroquois infidèle, non plus que devant la perspective de tortures indicibles, les horreurs du scalpe, les bûchers enflammés, les cendres chaudes, les chaudières d'eau bouillante, les colliers de haches rougies au feu ; à la fin, meurtris, mutilés, dévorés tout vivants sous la dent des cannibales, ils tombent martyrs du Dieu qu'ils prêchent, comme les apôtres. Tertulien s'écriait : Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Pour nous, Canadiens, le sang de nos martyrs a été une semence de foi ; ces héros de l'évangile sont nos

pères, nous avons hérité en quelque chose de leur apostolat ; le sol que nous foulons a été fécondé d'un sang précieux, il porte aujourd'hui une moisson de générosité, de courage et de religion.

A ces causes que je viens d'énumérer, à la pureté d'intention des rois de France, à la religion des découvreurs, à la piété des premiers colons, au dévouement des communautés et au sacrifice des martyrs, si vous ajoutez les avantages d'un climat salubre, les travaux d'un défrichement pénible, les exercices et les dangers de guerres incessantes, les fatigues de voyages à travers des pays sans limites, les calculs d'un état de fortune qui n'est ni la pauvreté ni la richesse, le spectacle journalier d'une nature grandiose, de fleuves gigantesques, de lacs grands comme des mers, de forêts profondes et mystérieuses, de montagnes dont les sommets se perdent dans les nues, vous aurez les éléments et les principes qui constituent, tant pour le corps que pour l'âme, une nation vigoureuse, chevaleresque et chrétienne.

Maintenant, quand, par une conduite si évidente, Dieu a daigné déposer lui-même dans une terre nouvelle les germes d'une société d'élite, qu'il veille avec sollicitude sur leur développement et leur fusion, qu'il en prépare de ses mains un tout homogène vivifié de force et de foi, à la vue de ce peuple nouveau qui paraît au grand jour des siècles sous de tels auspices, ne sommes-nous pas autorisés à nous demander : quel sera son avenir ? quel sera son âge mûr ? quelle sera sa mission ? *quis, putas, puer iste erit ?*

II.

Le père engendre son fils, puis il l'élève ; après lui avoir donné la vie, il lui donne, ce qui est plus précieux encore, l'éducation. Dieu, en bon père de famille, se chargea d'élever, de diriger et de protéger ce petit peuple qu'il avait formé avec tant

d'amour. Il soutint ses premiers pas, il le conduisit à travers les écueils, il le fortifia par les accidents et les épreuves, il veilla sur lui comme sur la prune de son œil, mais toujours par des voies de miséricorde, par des coups de puissance qui étonnent et font dire : "*digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là.

Pendant plus d'un siècle, le cruel Iroquois tint constamment déterrée la hache des combats, sans repos il entonnait sa chanson de guerre, comme un loup ravisseur cherchant sa proie il rôdait sans cesse autour des habitations. De leur côté, les colonies de la Nouvelle-Angleterre, pour envahir le Canada, à plus d'une reprise levèrent des armées nombreuses, elles équipèrent des flottes considérables ; la mère-patrie fournissait généreusement le secours de ses hommes, de ses généraux et de ses trésors. D'après les calculs des prévisions humaines, nos pères auraient dû succomber sous les efforts réunis de la richesse et du nombre. Mais leur grand Protecteur, du haut du ciel, déjouant les combinaisons des sages, envoyait des terreurs soudaines qui dissipaient les guerriers indiens, faisait naître des maladies pestilentiellles qui forçaient les armées à la retraite, soulevait des tempêtes qui dispersaient les vaisseaux de guerre ; surtout, pour couvrir le pays comme d'un bouclier, il mit au cœur des Canadiens, fils pour un grand nombre de soldats ou d'officiers licenciés dans la colonie, cette bravoure militaire de la vieille France, devenue proverbiale dans le monde entier. Un Léonidas chrétien sauve sa patrie en s'ensevelissant sous les décombres de son fort ; un fier gouverneur répondant à une sommation par la bouche de son canon, déconcerte les plans du général ennemi ; un marin intrépide, luttant un contre cinq, un contre dix, promène son vaisseau vainqueur depuis les glaces de la Grande Baie du Nord jusqu'aux sables brûlants du golfe du Mexique.

Mes frères, nous sommes heureux de le constater, cette vertu du soldat, pour les nations

nourrice et gardienne de tant d'héroïques dévouements, n'est pas éteinte chez nous : les voltigeurs de Salaberry l'ont prouvé sur les bords de la rivière Chateauguay ; et, dans des temps plus rapprochés, nos zouaves pontificaux en ont donné des preuves non moins éclatantes sous les murs de Rome, contre les bataillons et les flots toujours croissants de la révolution, conduits qu'ils étaient par des généraux aussi distingués pour leur dévouement au Pape, Pontife et Roi, qu'illustres par la grandeur de leur naissance. C'est dans cette église même, vous vous en souvenez, il y a quinze ans, que, au milieu d'un concours aussi considérable que celui dont nous sommes les spectateurs en ce moment, un pontife vénéré dont l'auréole de vertus, de majesté et de cheveux blancs rappelait les grandes figures de l'église primitive, bénissait, sous les regards d'une foule frémissante, ce drapeau aux armes canadiennes et pontificales que l'on porte aujourd'hui avec orgueil dans les démonstrations de la fête nationale, mais que l'on portait alors avec un chevaleresque enthousiasme au devant des hasards des batailles et des gloires de Mentana ; le pays tout entier disait adieu à l'élite de ses enfants ; les mères chrétiennes, plus sublimes que les femmes de Sparte ou que les matrones de Rome payenne, offraient en holocauste à la plus sainte des causes le fruit de leurs entrailles et l'objet de leurs amours ; les croisés du Canada partaient au cri de leur noble devise : "Aime Dieu et va ton chemin."

Au dix-neuvième siècle, la France glorieuse, tout en projetant sur le monde l'éclat de son génie, de ses lettres et de ses armes, portait cependant dans son sein le germe de deux erreurs funestes : l'une, par ses rigueurs outrées, desséchait la sève de la vie chrétienne ; l'autre, par ses faiblesses et ses concessions, préparait les chaînes et les entraves d'une persécution sanglante. Pour assurer à son église du Canada, l'orthodoxie, la liberté et de nobles traditions, Dieu plaça pour premier pasteur

sur le siège épiscopal de Québec, un ecclésiastique imbu de saines doctrines, un apôtre qui demandait ses inspirations directement au centre de la catholicité, un caractère ferme que ne pouvaient fléchir les influences de l'extérieur, un esprit sagace aux vues profondes capable de tracer les grandes lignes du futur, enfin un saint dont l'autorité s'est déteinte sur l'œuvre qu'il a fondée ; et depuis deux siècles et demi, depuis sa fondation, l'Eglise du Canada est restée vierge des sophismes jansénistes comme des prétendues libertés gallicanes.

Il y eut dans notre histoire un moment d'angoisses terribles et de déchirements inénarrables, je veux parler de cette heure lugubre où, après sept années d'une guerre cruelle, après une lutte désespérée et des efforts surhumains, la jeune colonie était arrachée violemment des bras de la France, des étrangers ravissaient la fille à sa mère. Montcalm était tombé, enveloppé dans les rayons de sa gloire ; nos braves miliciens étaient tombés comme tombaient les preux de Rolland aux champs de Roncevaux, la résistance arrachait des cris d'admiration à l'envahisseur lui-même et commandait son respect, la dernière bataille avait été une dernière victoire. Mais enfin, se disait-on avec amertume, l'administration s'en retourne de l'autre côté des mers, l'armée s'en retourne, la noblesse s'en retourne, et il ne reste plus sur cette plage lointaine qu'une poignée d'habitants, peu nombreux, pauvres, sans lettres, sans chefs : tout est perdu. Au contraire, dans les desseins de Dieu, tout était sauvé. La sagesse de l'homme, comme le dit Bossuet, est toujours courte par quelque endroit. Par ce coup de la providence, nous échappâmes aux horreurs d'une révolution sans précédent dans l'histoire, au débordement de doctrines impies, aux excès démoralisateurs d'une licence effrénée, aux retours soudains d'un despotisme écrasant, et aux accès périodiques de fièvres et de convulsions sociales. Revenu de sa stupeur, le petit peuple canadien,

sous la direction d'un clergé patriotique, ramasse les épaves du naufrage, se recueille, se retire sur ses terres, s'attache au sol, se fortifie de travail et d'agriculture, cultive le dépôt de sa foi, et gagne une à une toutes ses libertés. Aujourd'hui calme, heureux, tranquille, à l'ombre d'un drapeau respecté, sous l'égide d'une puissance généreuse, avec confiance, d'un pas ferme, il marche vers l'accomplissement de ses destinées.

Quatorze ans après la cession, dans certaines sphères mal inspirées, semble-t-on regretter les engagements qu'on avait pris vis-à-vis les nobles vaincus des Plaines d'Abraham, Dieu, par une voie indirecte, vient au secours des siens. Les treize colonies lèvent l'étendard de l'indépendance, et l'Angleterre, pour assurer la fidélité de ses nouveaux sujets et les empêcher d'unir leur fortune à celle du général Washington et du brave Lafayette, fait honneur à ses promesses, dans cette circonstance une seconde fois solennellement renouvelées.

Un peu plus tard, au commencement de ce siècle, refuse-t-on de reconnaître officiellement l'évêque de Québec, et par là toute la hiérarchie ecclésiastique? Veut-on nommer aux cures comme moyen d'influencer l'enseignement religieux? Fabrique-t-on des lois pour avoir sous la main le monopole de l'éducation, afin de façonner d'après certaines idées les générations naissantes? Prend-on des mesures pour abolir la langue française, ce rempart que le Ciel a donné à notre peuple contre la diffusion des doctrines hétérogènes? S'obstine-t-on à ne pas assurer aux communautés et aux associations religieuses la propriété de ces biens qui leur appartiennent à tant de titres, et dont elles ont besoin pour soutenir l'éclat et les intérêts du culte? Dieu se charge, d'un seul coup, de régler toutes ces questions. La jeune république américaine envahit le Canada; les Canadiens, malgré leurs griefs, se lèvent comme un seul homme, ils se portent à la frontière, ils repoussent l'envahisseur, le pays est

sauvé. Comment ne pas rendre justice à des sujets si braves, si fidèles, si dévoués ! Ce que refusaient les préjugés du temps, la crainte l'accorda ; l'intérêt et la reconnaissance parlèrent plus haut que les antipathies.

En même temps, pour donner une direction sûre aux requêtes et aux démarches d'un peuple surrexcité, pour retenir en de justes bornes le flot de l'opinion publique, Dieu suscita un homme extraordinaire, patriote sincère, sujet loyal, défenseur intrépide de son héritage sacré, admirateur des institutions britanniques, diplomate consommé, un des plus grands citoyens que le Canada ait produit : Mgr Joseph Octave Plessis.

La province, sous le souffle de la religion, se couvrit de collèges et de séminaires où l'on distribue le pain d'une éducation forte et solide ; et de ces asiles de sciences et de vertus sortirent des hommes dans toute la force du terme qui, par une lutte ferme, modérée, constante, tantôt dans les réunions populaires, tantôt dans les chambres d'assemblées, tantôt au pied du trône, finirent par gagner ou assurer les unes après les autres toutes nos libertés civiles, politiques et religieuses. Pendant près d'un quart de siècle, jusqu'en 1835, un tribun puissant, autour duquel se rallièrent les forces vives de la nation, mais dont la fin malheureusement ne répondit pas aux promesses de ses jeunes et vigoureuses années, tint le pays tout entier suspendu au charme de sa parole, opposa une barrière infranchissable aux empiètements d'une coterie ambitieuse et jalouse, et renouvela en quelque sorte sur cette terre du Canada les prodiges d'influence et les succès oratoires du grand O'Connell en Irlande.

Dans des circonstances critiques, l'Angleterre nous octroya son admirable constitution, à quelque chose près, dans toute son étendue : présent funeste, pensaient nos adversaires, lequel avant longtemps, vû notre union forcée avec une province de langue et de mœurs différentes qui bientôt serait

plus populeuse que la nôtre et par conséquent plus influente, devait infailliblement entraîner l'absorption et l'anéantissement de notre nationalité. Heureusement, par une disposition providentielle, il se trouva, parmi nos gens, au timon des affaires, des patriotes habiles, qui comprirent de suite l'esprit et le fonctionnement de la constitution nouvelle, qui en manièrent tous les rouages, comme l'auraient pu faire les hommes d'Etat les mieux formés de la vieille Europe, qui firent alliance dans la province supérieure avec des amis aux vues larges, qui respectèrent les droits et les aspirations légitimes de tous les groupes de population au milieu desquels nous nous développons, mais qui en même temps surent mettre à l'abri de toute atteinte ce qui nous est plus cher que les richesses et la vie : je veux dire notre langue, nos lois, nos coutumes et notre religion.

Nous pouvons être divisés sur les questions secondaires, mais, grâce à Dieu, les grandes questions nationales nous ont toujours trouvés unis en une phalange pressée : ce fut le secret du triomphe et du salut. Aujourd'hui, par le système même de la confédération canadienne, les causes de conflit ont été éloignées, les luttes pénibles ont cessé, l'autonomie provinciale a été assurée, et, dans cette province de Québec, nous, Canadiens-Français, nous tenons entre nos mains le sort et les intérêts vitaux de notre nationalité. Heureuse, satisfaite, en paix, libre dans ses mouvements, la race française n'a plus qu'à assurer ses positions, à développer les ressources naturelles dont son pays est si richement doté, et à étendre au loin et au large les ramifications d'une fécondité sans exemple. Car les bénédictions du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob sont descendues sur nos familles, et il semble avoir été dit à nos pères comme au Père des croyants : Je multiplierai votre race à l'égal des étoiles du firmament. Enfin, devant nous s'ouvrent les horizons les plus vastes et les espérances les plus ambitieuses.

Après une protection du ciel si soutenue pendant un si long espace de temps, ne suis-je pas en droit de vous répéter ces paroles de Moïse à son peuple : "Cieux écoutez ce que je vais dire, que la terre entende les paroles de ma bouche. Le Seigneur vous a choisi pour son peuple et son héritage ; il vous a conduit par divers chemins, il vous a instruit de sa loi sainte ; il vous a établi dans une terre fertile pour vous donner en abondance les fruits de la campagne, le beurre des troupeaux, le lait des brebis, la graisse des agneaux et la fleur du froment. Nations, chantez le bonheur du peuple qui est fidèle au Seigneur." Après une telle naissance, après une telle croissance, ne suis-je pas en droit d'interroger l'avenir et de lui demander : "*Quis, putas, puer iste erit ?*" Que pensez-vous que sera cet enfant ?

III

Que nous réserve l'avenir ? Non seulement le passé, mais encore le présent nous le laisse entrevoir. Montez sur le sommet de votre Mont-Royal qui domine les coupoles et les dômes de cette métropole commerciale, promenez vos regards sur cette belle campagne qui s'étend tout autour de vous jusqu'aux limites de l'horizon, entrecoupée de rivières qui serpentent et parsemée de lacs aux eaux argentines, à travers les bosquets verdoyants, vous apercevrez brillant aux rayons du soleil le clocher de cinquante églises. Descendez, sur ces palais flottants qui viennent accoster à vos quais superbes, le cours du grand fleuve ; sur chaque rive, de distance en distance, au milieu d'un groupe de maisons blanches et propres, vous verrez briller le clocher d'une église. Pénétrez dans la forêt, enfoncez-vous dans la chaîne des Laurentides, au détour d'une colline vous découvrirez la chapelle du colon et son clocher scintillant qui, pour l'encourager au milieu de ses travaux, semble lui montrer le ciel comme

du doigt. La religion a pris possession du sol, partout elle y a planté profondément ses racines, partout elle y déploie son ombrage protecteur.

Le dimanche, parcourez nos villes et nos campagnes, et vous trouverez qu'en tout lieu le travail a cessé ; la charrue s'est arrêtée dans les champs, le marteau ne résonne plus sur l'enclume, le sifflet de la manufacture s'est tu, il règne un silence religieux, le repos du Seigneur s'est étendu sur le pays. La population en habits de fête, digne, rayonnante, se dirige vers le temple ; les fidèles, nombreux, se pressent dans l'enceinte sacrée ; les genoux fléchissent, les fronts recueillis s'inclinent, et de tous les cœurs s'élèvent des paroles et des chants de gratitude en l'honneur du Dieu qui s'immole. De longues files de chrétiens pieux s'approchent de la table sainte, et avec le pain eucharistique la vie divine circule par toutes les veines de la nation.

Ici comme ailleurs, sans doute, l'enfer a rugi, l'impiété a tenté de répandre son venin, de semer son ridicule et ses négations. Mais les impies n'ont pu faire école, leur voix s'est perdue comme dans le désert. Ils se sont trouvés isolés dans la société ; jusque dans leur intérieur ils ont rencontré des apôtres en ces êtres qui leur sont les plus chers, leurs femmes et leurs enfants. S'ils ont voulu acquérir l'influence à laquelle leurs talents pouvaient leur donner droit, ils ont dû renier leur passé, cacher leurs principes et revêtir la peau de l'agneau, tant la masse du peuple est chrétienne. C'est une victoire, car, comme on l'a si bien dit, l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu.

Nos pères ont apporté la foi aux nations sauvages qui habitaient nos forêts, et ces enfants des bois, en disparaissant devant le souffle de la civilisation, ont été prendre leur place au ciel. Nos missionnaires continuent cet œuvre d'apostolat, et s'enfonçant dans les plaines de l'Ouest, ils portent le règne de Jésus jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, jusqu'aux climats glacés du septentrion le plus lointain. L'é-

migration, qui nous paraît un mal et un affaiblissement pour nos forces nationales, est un bien pour d'autres contrées où nos compatriotes, avec leurs écoles et leurs églises, implantent les principes de la vérité; c'est un germe qui se développe rapidement et qui portera son fruit en son temps. Notre population si imprégnée de christianisme est une pépinière de prêtres, de religieux, de religieuses qui consacrent leur vie à la prière, au salut des âmes, à la bonne éducation de la jeunesse, au soulagement de toutes les infortunes humaines. Nos collègues se sont acquis une réputation étendue et les étrangers même viennent nous confier ce qui leur est plus précieux que leurs trésors, l'âme de leurs enfants. Nos séminaires sont des sources de science sacerdotale, où viennent puiser et s'abreuver les lévites de cent diocèses. Enfin, le Canada, sur ce continent d'Amérique, est un foyer rayonnant de religion qui illumine, réchauffe et vivifie.

Chez nous, au moins dans une certaine mesure, se trouve résolu le problème le plus difficile des temps modernes, les rapports de l'Eglise et de l'Etat: l'Etat qui, tout en développant les intérêts temporels, doit faciliter l'accomplissement des devoirs éternels; l'Eglise dont l'autorité forme la conscience, puis la dirige dans tous les actes de la vie privée, civile ou politique. Nos hommes publics sont chrétiens et se font gloire de l'être: ici la religion n'est pas un obstacle à l'avancement, au contraire c'est un levier de succès, Dieu en soit béni! Nos écoles sont placées sous la haute direction de ceux à qui il a été dit: "Allez, enseignez toutes les nations." On y apprend à servir Dieu en même temps que son pays. Notre code de lois est encore de beaucoup le meilleur qu'il y ait au monde. On peut dire, d'une manière générale, que notre législation est libérale dans ses dispositions et qu'elle veut respecter les droits d'un chacun. Par la force des circonstances et les nécessités de la situation, dans nos provinces règne véritablement cette liberté de culte si souvent pronée,

si rarement pratiquée ; toutes les dénominations religieuses se meuvent, sans se heurter, au sein d'une constitution chrétiennement comprise, généreusement appliquée. Si je jette les yeux sur la carte de l'univers, je constate avec bonheur que c'est sur les bords du Saint-Laurent que l'Eglise jouit de la plus grande somme de liberté ; et si sous ce rapport il existe encore quelque amélioration possible, appuyés sur les enseignements du passé, nous ne devons pas douter que nos hommes d'Etat, continuant les nobles traditions de notre histoire, ne sachent saisir les moments favorables, et par des mesures prudentes et sûres, ne complètent l'œuvre glorieuse dont ils ont hérité de leurs honorables prédécesseurs ; et toujours dans cet heureux pays, pour le plus grand bien du peuple, marcheront en paix, dans une confiance et une entente mutuelle, les deux pouvoirs qui viennent également de Dieu : *Posuit episcopos regere ecclesiam Dei*, Dieu a établi les évêques pour régir son Eglise ; *Per me reges regnant*, c'est par Dieu que les rois règnent.

Tous les hommes ont été créés pour le salut ; quelques-uns cependant, doivent travailler, d'une manière particulière, à leur sanctification et à celle de leurs frères : ce sont les prêtres. Toutes les nations ont été organisées pour faciliter la diffusion du saint évangile ; quelques-unes cependant doivent davantage cultiver pour elles-mêmes les vérités de la foi et en répandre les lumières à l'extérieur : ce sont des nations sacerdotales. Elles exercent le sacerdoce des idées et des principes ; elles offrent le spectacle de lois, de mœurs, de coutumes en parfaite conformité avec les commandements de Dieu et les préceptes de son Eglise ; c'est de leur sein que partent, pour se répandre dans le monde, les grands mouvements de zèle, de philanthropie et de charité ; elles marchent à la tête du bien, elles prêchent d'exemple. Tel est le sort privilégié que la Providence a réservé au peuple canadien, telle est sa mission. S'il y demeure fidèle, Dieu lui continuera sa pro-

tection et une ère de prospérité ; s'il y devient infidèle, il n'a plus sa raison d'être, la colère divine le fera disparaître, comme autrefois la race sacerdotale de Jacob, de la surface de la terre. Ainsi, pour conclure en trois mots, ce sera par excellence un peuple chrétien et religieux, ce sera un peuple missionnaire, un peuple sacerdotal, telle est la réponse qu'on peut donner à cette question : *Quis, putas, puer iste erit ?* Que pensez-vous que sera ce dernier né d'entre les peuples ?

Mes frères, aimons cette religion divine, à l'ombre de laquelle nous sommes nés et avons grandi ; elle assure la tranquillité du présent, le bonheur de nos foyers, l'innocence de nos coutumes patriarcales ; elle possède les promesses de l'avenir, les secrets de notre influence et les causes de notre grandeur nationale. Vivons en chrétiens ; dans quelque état de la société que nous soyons, faisons, chacun de nous, notre devoir ; et comme un peuple est composé d'une réunion d'individus, le peuple canadien se trouvera avoir accompli sa vocation. Dans les circonstances difficiles, alors que les grands intérêts de la société sont en jeu, rappelons-nous que nous sommes les défenseurs nés de la vérité, les champions du droit, les apôtres du bien, et quand même, pour un temps, nous devrions souffrir dans nos intérêts matériels, il ne nous est pas permis de reculer devant la difficulté. Fais ce que dois et advienne que pourra. Aime Dieu et va ton chemin. Une défaite, quand elle est subie pour la justice, devient le principe de la victoire.

Imitons Jean-Baptiste dans son courage. Le roi Hérode vivait publiquement dans le péché ; le saint homme l'en reprit et lui dit : *non licet*, cela ne vous est pas permis. Hérode le menace de la prison, Jean lui répond : *non licet*. Hérode le jette dans les fers ! *non licet*. Hérode le fait décapiter. Aujourd'hui la mémoire d'Hérode est exécrée, celle de Jean-Baptiste est exaltée. Pour lui, la mort a été le principe de la vie, du triomphe et de la gloire.